

C. Dumontier,
Prière, s. v.

TOME I. — 1re ANNÉE.

RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.

Littérature. — Sciences.

Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

1re LIVRAISON. — 10 AVRIL 1891.

Notre Programme.....	PIERRE BÉDARD.
Le Révérend Père Didon.....	J. DE LORDE.
Aux Lecteurs du RECUEIL.....	GERMAIN BEAULIEU.
La Fille du Vieux Pêcheur.....	J. B. CHATRIAN.
Irenna la Huronne.....	PAMPHILE LEMAY.
Pensées pour Album.....	RODOLPHE BRUNET.
Fleurs de Souvenir.....	FRID-OLIN.
Croquis d'Hiver.....	E. Z. MASSICOTTE.
A Propos de la Grippe.....	***
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.

GRAVURES :

Le Révérend Père Didon.
La Petite Mendiante.

Directeur : **PIERRE BÉDARD**

MONTREAL

Imprimerie Grenier, 3207 Rue Notre-Dame.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....\$2.50
Six mois.....\$1.00	Six mois.....\$1.25
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....80 cts

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

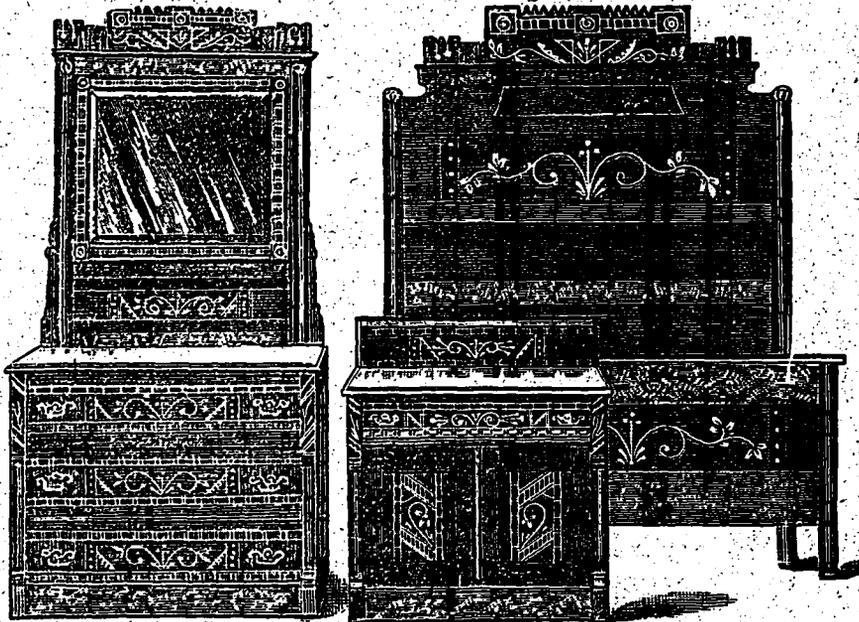
Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363.

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte
No. 77 Rue Saint-Jacques, Montréal.
Téléphone Bell 2545.

JOSEPH LAMOUREUX
MARCHAND TAILLEUR
NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

J. E. FOURNIER, Valises, Sacs de Voyage, etc., etc.
Rue Notre-Dame, 2^{ème} porte de la rue Dupré.



Set de chambre en Noyer Noir, dessus en Marbre

\$25.00

H. P. LABELLE

Nos. 1659 et 1661 Rue Notre-Dame, Montréal



LE RÉVÉREND PÈRE DIDON

NOTRE PROGRAMME

LE Canada compte peu de revues littéraires et scientifiques ; le petit nombre de gens qui parmi nous lisent et écrivent ne permet guère l'existence de telles publications.

Cependant depuis quelques années un mouvement plein de bon augure pour les lettres et les arts se produit au Canada ; les journaux, les revues et les livres naissent et se répandent, les sociétés littéraires grandissent et les écrivains reçoivent enfin l'encouragement dû à leurs talents et à leur travail.

Malgré quelques imperfections, entr'autres celle de se laisser trop dominer par la puissance politique, les journaux canadiens d'aujourd'hui parlent un langage plus correct et se corrigent mutuellement de ces nombreux anglicismes dont ils abondaient ; la génération des jeunes écrivains est d'une ardeur et d'un courage qui font présager aux lettres canadiennes un avenir brillant, et comme nous disait l'éminent économiste Claudio Jannet dans une de ses lettres : « Il y a encore de beaux jours pour la littérature française sur les rives du Saint-Laurent. »

Notre revue a un double but, celui d'abord de donner aux lettres canadiennes un caractère national, c'est-à-dire de leur inculper ce cachet religieux, cette originalité, cette douceur qui sont les traits principaux de nos mœurs.

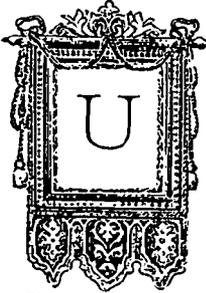
Notre second but c'est l'étude raisonnée de toutes les questions littéraires, historiques, scientifiques et artistiques qui se présenteront parmi nous.

Pour réussir, notre œuvre a besoin du concours de tous les talents sérieux, et nous espérons que ceux-ci répondront généreusement à notre appel, en apportant une pierre au monument dont nous jetons aujourd'hui les fondations, c'est-à-dire en contribuant à notre entreprise par des articles faits suivant les principes du Vrai, du Beau et du Bon.

L'Eglise et la Patrie sont les deux grandes lumières qui guideront notre marche et nous serviront de critères dans tous nos actes et tous nos écrits.

PIERRE BÉDARD.

LE REVEREND PERE DIDON



Un dimanche, il y aura bientôt onze ans, une foule énorme se pressait dans la belle église de la Trinité, à Paris, pour entendre un moine annoncer la parole de Dieu. La nef, les bas-côtés, les chapelles regorgeaient d'auditeurs. Dans le chœur, le clergé et le chapitre avaient pris place. Les orgues, touchées par une main puissante, préludaient au sermon en inondant la voûte céleste de leurs chants harmonieux et de leurs plaintes mélodieuses.

Il y avait autour de nous comme un courant d'élévation et de grandeur : La majesté du lieu, les effluves d'harmonie qui, nous arrachant à nous-mêmes, nous lançaient dans l'idéal, au loin le maître-autel piqué de mille feux et se détachant en lumière sur le fond noir de l'abside, tous ces prêtres immobiles dans leurs stalles, et cette foule immense attendant silencieuse et recueillie, tout cela formait un grand et imposant spectacle.

Tout-à-coup, venant du fond, apparut un religieux vêtu de laine blanche avec son camail noir. Il s'avança à pas lents, les yeux baissés et les mains tenant son rosaire, il traverse l'assistance, précédé du suisse, dont les coups de hallebarde accentuaient chaque pas.

Attentive et révérencieuse, la foule s'inclinait devant ce religieux, devant ce moine, admirant son caractère et honorant sa modestie, sa pauvreté !

Parvenu à la chaire, il plia le genou, appuya la tête dans ses mains, invoqua le secours du ciel, et ensuite s'étant relevé, il commença son prêche.

Ce jour-là le R. P. Didon, de l'ordre des Frères Prêcheurs de Saint-Dominique parla de *la Liberté dans l'Eglise*. Quand on entendit cet orateur à la parole imagée, ardente, rendre un éclatant hommage à la liberté et s'écrier du haut de la chaire sacrée que le mot de liberté était un mot magique trouvant écho dans tous les cœurs, dans tous les instants, dans toutes les intelligences, toutes les têtes se levèrent du côté de l'orateur et écoutèrent attentivement ce nouveau prédicateur qui venait faire entendre un langage qui étonna les uns et scandalisa presque les autres.

Et pourtant, il n'y avait rien que de très orthodoxe dans le langage de l'éloquent Dominicain et sa doctrine était irréprochable. Cela ne

l'empêcha pas d'être en butte à de violentes attaques et il dû, au grand regret de tous les admirateurs de son talent, abandonner la chaire illustrée par les Ravignan et les Lacordaire dont il pouvait être le successeur.

Pendant près de deux heures, il avait tenu l'auditoire sous le charme de sa parole éloquente, et, autant qu'il m'en souvient, on aurait pu se croire transporté dans un autre monde.

La parole enflammée, puissante du Dominicain; la membrure immense de la grande église, les tableaux de sainteté pendus au mur et éclairant cette scène, la lumière filtrant à travers les splendides rosaces du transept et s'y déchirant en mille couleurs, tout cela, disons-nous, vous avait précipité du milieu de chaque jour dans un tourbillon imaginaire qu'on n'eût su ni décomposer ni décrire.

Quand on sortit de ce sermon et qu'on se retrouva dans les grandes rues de la capitale, c'était comme si on fut sorti d'un songe où se seraient agités les fantômes et les visions des siècles évanouis.

Ce prêtre, ce religieux dont tout le monde admirait le talent allait rentrer dans son couvent, et le prédicateur ardent, bien capable de remuer les âmes et de faire le bien ne devait plus être, pendant les dix plus belles années de sa vie, qu'un simple religieux obligé à une règle sévère et astreint aux travaux littéraires les plus humbles.

A ce moment, le R. P. Didon avait 40 ans. Il est né à Touvet, dans le département de l'Isère, en Dauphiné et c'est au séminaire du Rondeau qu'il fit son éducation. Elève très brillant, à peine avait-il terminé ses études, à l'âge de 18 ans, qu'il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs de Saint-Dominique. C'est à Saint-Nesmin, dans le département du Var, qu'il fit sa théologie et enfin son noviciat au monastère de Flavigny, en Bourgogne.

Quand, il y a onze ans, le R. P. Didon descendit de la chaire, le général des Dominicains lui dit :

— Depuis votre jeunesse, vous caressiez le rêve d'attacher votre nom à une œuvre durable, eh bien, profitez des loisirs que vous allez avoir, choisissez le monastère où il vous conviendra le mieux de vous retirer, pour trouver la solitude nécessaire à la composition de votre livre.

Telle est l'origine de *Jésus-Christ*, l'ouvrage en deux forts volumes, que le R. P. Didon vient de publier tout récemment et dont nous sommes heureux de donner la primeur aux lecteurs et abonnés, du RECUEIL LITTÉRAIRE.

C'est donc une erreur de dire que le séjour du R. P. Didon, au monastère de Corbara, en Corse, fut une pénitence.

D'ailleurs cette retraite volontaire ne fut pas absolue. Pour que son grand ouvrage, qui est le résumé et le point culminant de la doctrine catholique, en ce qui touche l'histoire du Sauveur, fut irréprochable et remplît bien son but qui n'est autre chose que la réfutation des livres de M. Renan et de l'allemand Strauss, le R. P. Didon a suivi pas à pas toute la Palestine, et, à partir du Caire, une première fois, tous les points où se sont déroulées les scènes évangéliques.

Il a, ensuite, visité, de nouveau, les lieux saints, moins méthodiquement peut-être, mais plus en détail, durant le séjour qu'il fit, il y a trois ans, dans un des monastères des Pères Dominicains, à Jérusalem.

Il a parcouru, à cheval, presque seul, la Terre des miracles, la Terre Sainte. Il a étudié la trace évangélique, de Bethléem à l'atelier de Nazareth, aux rives ensoleillées du Lac de Tibériade, où les lauriers cachent sous leur pluie d'étoiles roses les ruines des cités que le Christ a maudites, à Jérusalem enfin, où s'ouvre encore béant le trou de la croix.

Le R. P. Didon ne veut autour de lui ni leçons, ni préjugés ; il ne sollicite ni accepta la compagnie des Franciscains de Terre Sainte, qui d'ordinaire guident les pèlerins. Il veut voir par lui-même ; il veut sentir ; il veut se livrer sans contrôle et sans direction aux impressions de sa nature indépendante et spontanée.

Et ces impressions deviennent si énergiques, la lumière du vrai éclate si intense au cours de son examen critique, poursuivi avec tenacité sur le théâtre du drame chrétien. qu'à cette heure encore, après plusieurs années. il ne peut sans un trouble manifeste et délicieux exprimer l'ardeur de sa foi rajeunie au contact de ces rochers, de ces eaux, de ces montagnes, de ces villes qui ont vu Dieu.

Et de cet Orient, le pays des grandes clartés, le moine voyageur a rapporté un pieux monument, l'ouvrage dont nous parlons plus haut, ouvrage inspiré par la foi du pèlerin et par la science du chercheur qui sait se rendre un compte raisonné de tout ce qu'il voit.

Et le R. P. Didon, pour affermir et éclairer sa foi, ne se contente pas de son voyage en Terre Sainte. Il parcourt l'Allemagne, cette terre, ce berceau du chef de la Réforme ; il s'essied sur les bancs des Universités, partout où se manifeste le mouvement intellectuel et théologique, et, comme un simple étudiant, il écoute, il note, il fouille les bibliothèques et consulte les savants.

Pour atteindre le but qu'il s'est proposé, pour ne pas être gêné dans ses investigations, il dépose le costume religieux. Pour s'initier à tous les éléments de la vie intellectuelle et morale, il partage les habitudes communes de la jeunesse universitaire, et, dans les rues de Berlin, il accepte, sans broncher, la cigarette que lui offrent ses camarades de travail.

A son retour, le R. P. Didon a publié une étude qui a révélé la constitution de l'Allemagne scolaire et les détails, pris sur le vif, de cette organisation savante qui procure le développement intellectuel aux habitants d'outre-Rhin, en même temps que le fonctionnement militaire en fait de soldats, et que l'éducation religieuse en fait de chrétiens.

Quand le R. P. Didon eut terminé son grand ouvrage sur *Jésus-Christ*, le manuscrit fut soumis à l'examen, non pas, comme on l'a dit par erreur, d'une commission nommée par le Pape lui-même, mais d'une commission composée de deux Dominicains résidant à Rome, désignés par le général de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Le Père Didon ne connaissait pas le nom des Pères à qui son livre était soumis et l'examen préalable de son ouvrage n'était pas une mesure qui lui fut particulière. Elle est appliquée à toutes les publications faites par l'un des Pères, quel qu'il soit, de l'ordre de Saint-Dominique.

Le R. P. Monsabré lui-même est tenu de faire connaître le texte de ses conférences avant de les prononcer dans n'importe quelle église.

L'examen long, consciencieux, exact n'a presque rien trouvé à redire, à retoucher dans les deux gros volumes sur Jésus-Christ et cela ne saurait surprendre, car le R. P. Didon est non-seulement un très grand orateur, mais encore un savant théologien.

Telle est la grande figure dont nous avons essayé de fixer les traits généraux. Après quelques années d'effacement volontaire, elle reparait sur la scène et Dieu seul pourrait dire quel est l'avenir réservé au grand orateur sur qui sont fixés les regards des catholiques.

Quand, tout dernièrement, il a pris la direction du collège dominicain d'Arcueil, il a été reçu dans cet établissement célèbre à plus d'un titre, sous les arcs de triomphe et au milieu d'un chaleureux enthousiasme.

Le R. P. Didon, ce hardi qui a passionné les foules intelligentes et effrayé les timides, ce moine troublant qui a su se taire quand il l'a fallu, a connu des adversaires, comme nous l'avons dit au début de cet article, parmi les catholiques. Il n'en trouvera plus aujourd'hui : tous ont été vaincus par ce silence obéissant et sage, auquel succède un brillant réveil, par cette longue méditation de l'orateur docile sur la tête duquel ont neigé les hivers.

En attendant qu'il paraisse dans la chaire des Ravignan et des Lacordaire, en attendant que les voûtes de Notre-Dame de Paris retentissent de sa parole éloquent, en attendant que les foules accourent pour écouter l'apôtre ardent, passionné, enflammé de la génération actuelle et cela ne saurait tarder si nos renseignements sont exacts, le R. P. Didon a accepté la tâche de diriger l'instruction de la jeunesse française.

Il sera pour les jeunes gens un excellent maître, à tous les points de vue, parcequ'il sait, parcequ'il veut, parcequ'il a connu l'art de se maîtriser lui-même.

Un homme a le droit d'enseigner aux autres la vigueur dans le sacrifice et l'énergie dans le devoir, quand lui-même s'est fait grand par le sacrifice, quand pour obéir à de simples conseils, ne l'oublions pas, il a brisé de ses mains, les chaînes qui attachaient à ses lèvres une génération pensante, et quand il a conquis par la plus admirable humilité le droit de renouer ces chaînes d'or.

Principe et base de la religion, l'humilité est la première des vertus chrétiennes, précisément parcequ'elle est la plus difficile pour l'humanité.

La capitale de la France, Paris, qu'il a évangélisé de sa retentissante parole, l'asui des yeux longtemps, comprenant à moitié la sublime valeur de son discret sacrifice ; mais Paris ne l'avait pas oublié et quand il a reparu, accidentellement, il y a quelques mois, dans la chaire de l'église de la Madeleine pour y prononcer un sermon en faveur d'une œuvre charitable, l'église était trop petite pour contenir les fidèles accourus pour entendre la parole du fils de Saint-Dominique.

Que sera-ce donc quand il paraîtra dans la grande chaire de Notre-Dame de Paris pour y recueillir l'héritage du R. P. Monsabré et y combattre le bon combat par son savoir et son éloquence ? Ce jour-là comptera, on peut en être certain, dans les annales du catholicisme contemporain, ce jour-là une juste fierté s'élèvera de tous les coins de l'assistance et fera frémir les cœurs qui admettent, avec Lacordaire, la conciliation de l'Eglise avec les idées modernes ?

J. DE LORDE.

AUX LECTEURS DU RECUEIL

Dans la campagne en fleurs quand une douce brise
Transporte sur son char mille parfums divers,
N'avez-vous jamais vu, lecteurs, avec surprise
Un papillon flotter mollement dans les airs ?

Volage, vrai sourire enfin de la nature
Il voltigeait de fleur en fleur sans s'arrêter
Et ses deux ailes d'or à la riche parure
Comme deux arcs-en-ciel paraissaient refléter.

Ravi de la beauté de cette fleur vivante
Brillant sous les rayons d'un soleil langoureux,
N'avez-vous pas suivi sa course languissante
Enportée à travers l'espace vapoureux ?...

Tel n'apparaît, lecteurs, le RECUEIL LITTÉRAIRE :
Un papillon qui naît de bonne heure au printemps,
Et les frimas encor n'ont pas quitté la terre
Qu'il voltige déjà devant nous, tous contents.

Charmant RECUEIL, voltige, oui, voltige sans cesse ;
Visite chaque fleur trouvée en ton chemin
Et chargé de trésors suis la brise qui presse
Puis va te reposer un peu dans chaque main.

Ne crains pas les rebats puisque partout on aime
Et la fleur odorante et le gai papillon ;
Va charmer dans les champs le laboureur qui sème
Et, couché sur le lis, orne le creux sillon.

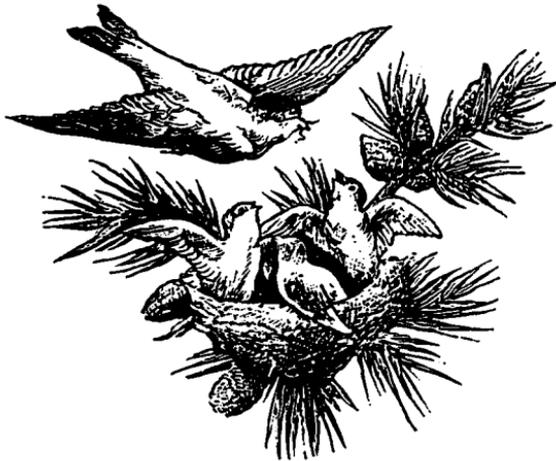
Va charmer le savant qui pâlit à l'étude
Et le distraire un peu dans son noble labeur ;
Quoi ! va même assiéger jusqu'en sa solitude
Le ministre zélé du Dieu consolateur.

Prodigue à tous science, amusements et charmes ;
Prodigue aux malheureux les consolations ;
Apaaise tout chagrin, sèche toutes les larmes,
Enfin va réjouir toutes les régions.

Ah ! puisses-tu toi-même, ô RECUEIL LITTÉRAIRE
Survivre de longtemps à la saison des fleurs,
Et puissent te bénir ceux que tu vas distraire
Ceux dont tes doux parfums auront séché les pleurs.

Oui, lecteurs, du RECUEIL voilà le noble rôle ;
La science, voilà son sublime étendard
Où chaque cœur ardent sans balancer s'enrôle :
Puisse-t-on n'y trouver jamais un seul fuyard.

GERMAIN BEAULIEU.



LA FILLE DU VIEUX PECHEUR

(NOUVELLE)



ICI ce que je vous rapporte de Saint-Vincent, non loin de Nice, au pays du beau soleil et des douces chansons d'amour...

J'y étais en vacances dans une pauvre famille de pêcheurs, où j'avais trouvé pour quelques jours le calme, l'oubli et l'insouciance, — ces trois formes suprêmes du bonheur...

Nous passions nos soirées ensemble. — le père Arghilès et moi, — sur cette côte merveilleuse de la Méditerranée, en compagnie de quatre ou cinq voisins, que la présence d'un étranger attirait sans doute bien plus que le spectacle de ces nuits délicieuses.

Celle dont je vais vous parler et qui m'a laissé dans l'âme un souvenir si touchant, fut l'une des plus belles et des plus sereines de toute la saison.

Je me rappelle qu'une brise légère ondulait à peine la mer toute bleu ... Les étoiles brillaient avec des lueurs intenses et la lune, dans son plein, jetait sur les flots, sur les rochers de la rive et sur le feuillage pâle des oliviers, comme une immense nappe d'argent. Deux ou trois voiles, toutes blanches, de barques qui rentraient, s'apercevaient au loin...

Derrière nous, à mi-côte, les jardins de Saint-Vincent nous envoyaient les parfums de toutes leurs fleurs et une musique, — violoncelle et clarinette, — jouait dans un massif d'eucalyptus, cette touchance romance, où Mignon regrette sa patrie :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
Où dans toutes les saisons butinent les abeilles,
Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu,
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu ?

Une voix douce de jeune fille l'accompagnait et ces notes mélancoliques, dans le silence solennel de cette nuit d'été, au bord de la mer, était ce que j'ai entendu de plus beau et de plus triste en ma vie.

C'était un repas de noce, sous les tonnelles de fleurs et de verdure, qui parsèment cet endroit de la côte, oasis délicieuse, où les familles de pêcheurs s'en vont, le dimanche, boire du vin muscat et chanter les joyeuses chansons du large.

Assis sur les rochers, au bas de la côte de Saint-Vincent, nous gardions le silence, pour ne pas perdre une note de cette mélodie si pénétrante...

Je revois encore le père Arghilès, en face de moi, avec sa grande barbe en broussaille, la tête inclinée sur la poitrine, comme perdu dans une rêverie sans fin...

La voix s'éteignit peu à peu et des applaudissements éclatèrent... Une fusée s'éleva toute droite, avec un grand crépitement et retomba, sans bruit, en pluie multicolore, sur les massifs de verdure.

Alors le vieux pêcheur, relevant tout-à-coup la tête, me regarda et je vis deux grosses larmes qui roulaient dans sa barbe toute grise : la belle musique fait souvent pleurer et les pêcheurs, qui passent leur vie devant l'immensité, y sont peut-être plus sensibles que tous les autres...

Je m'aperçus qu'il voulait parler.

— C'est par une nuit comme celle-ci, il y a eu de cela trente-six mois à la Saint-Jean d'été, que ma pauvre Marinette s'en alla, commençait-il au même instant...

C'était la plus jolie fille de toute la côte et lorsque le père Arghilès s'en allait à la messe, le dimanche, avec sa Marinette au bras, je vous jure qu'on les saluait tous deux bien bas, jusqu'à terre... alors le vieux pêcheur se redressait tout fier et regardant du coin de l'œil. — de son œil gris, qu'il faisait bien méchant, pour l'occasion, — les jeunes gars de Saint-Vincent et des environs, il avait l'air de leur dire :

— Eh ! bien, mes beaux muscadins, que pensez-vous de cette petite-là ?

Celle-ci, les yeux baissés et toute rougissante, passait sans regarder personne. Jamais un sourire ni même un regard pour Yan, le fils du fermier de Villajours, dont les terres s'étendaient à perte de vue, jusqu'au delà de Villefranche, ou pour notre maître d'école, qui lui adressait régulièrement tous les mois une pièce de vers, bien tournés, ma foi, sur du papier rose, avec des bergers et des fleurs...

Et tout cela, mes bons amis, parcequ'ell'e en avait un autre dans la tête !...

Ici tout le monde se rapprocha du père Arghilès et je vis les voisins, en causant du récit, se pousser du coude, en me regardant, comme pour dire :

— Attention, écoutez bien...

— Un beau jour, continuait presque aussitôt le vieux pêcheur, mon frère, qui habite Paris, nous avait écrit à propos d'un monsieur de la capitale, qui était malade et dont le médecin avait prescrit un long séjour au bord de la mer. Il me demandait de trouver une bonne maison, où les soins ne manqueraient pas ; le Parisien était riche et paierait bien.

Comme la pêche ne marchait pas du tout depuis un mois, Marinette qui me lisait la lettre, — car je ne sais pas lire — me dit :

— Et si nous lui offrions la grande chambre de l'étage, mon père ? Il n'y a pas d'endroit plus sain que Saint-Vincent sur toute la côte...

— Ça me va, Marinette, lui répondis-je... Peut-être qu'ainsi nous mettrons de côté quelques centaines de francs, pour l'hiver...

Huit jours après, notre malade arrivait tout seul, à la gare d'Ex, où j'avais été l'attendre.

C'était un grand jeune homme, de vingt-cinq à vingt-huit ans, maigre, oh très-maigre, le teint pâle, une petite moustache blonde sous le nez. Avec ça de belles manières et une distinction tout à fait... parisiennes. Mais comme il toussait le malheureux ! c'était à vous fendre le cœur. bonne sainte Vierge, et je ne pus m'empêcher de me dire, en arrivant de la gare :

— Je crois que nous ne l'aurons pas pour longtemps, notre monsieur de Paris : à la chute des feuilles, il s'en ira avec elles...

Mais voyez donc comme les hommes se trompent tout de même : il n'était pas de huit jours chez nous, qu'il allait beaucoup mieux : l'air vif de la côte, les courses en mer avec le père Arghilès, dans la vieille barque de pêche et surtout, oh ! mais surtout, les bons soins de Marinette, ainsi qu'il l'appelait... Elle lui avait même fait recouvrer un peu de gaieté, la pauvre enfant, car elle avait toujours le mot pour rire sur les lèvres...

Mais un soir que je rentrais de la pêche, je trouvai Marinette, toute seule sur le banc de pierre, devant la maison : le Parisien y était cependant tous les jours et elle se réjouissait bien, je vous assure, de ses joyeux propos... Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se cacha la tête dans les mains et je vis qu'elle pleurait à chaudes larmes. Je l'interrogeai sur le motif de son chagrin, mais elle ne voulut rien me dire et ce n'est que longtemps après, lorsque notre hôte descendit en costume de voyage, tout prêt à partir, que je compris tout.

Il s'en allait, rappelé à Paris, par ses amis qui l'invitaient à une fête monstre, qu'ils donnaient le lendemain et à laquelle il ne pouvait s'empêcher d'assister alors je démêlai le roman que ma pauvre Marinette s'était mis en tête.

Il essaya de la consoler.

— Allons, Marinette, ne pleure donc pas ainsi, lui disait-il en lui prenant les mains, je reviendrai à l'automne, lorsque les malades s'enfuient de Paris avec les hirondelles, pour votre climat sans neige et sans hiver.

Rien n'y fit et je vous jure que j'avais le cœur bien gros, lorsque nous nous en allâmes.

De toute la route, jusqu'à la gare, pas un mot : ce n'est que là, au moment de se quitter, que me tendant quelque chose... un chiffon de papier, avec des dessins bleus, il me dit :

— Tenez, père Arghilès, voilà pour Marinette, en souvenir des bons soins qu'elle m'a prodigués... ce sera sa dot : je lui souhaite beaucoup de bonheur... Allons, au revoir, père Arghilès et portez-vous bien...

Trois mois après, mes bons amis, nous transportions Marinette au cimetière de Saint-Vincent...

Rien n'avait réussi à la distraire de son chagrin ; j'eus beau lui dire que la fille d'un pauvre pêcheur n'était pas faite pour un monsieur de Paris, qui n'en avait après tout plus pour longtemps, malgré son faux aspect de bonne santé, rien n'y fit...

L'argent de sa dot, que je n'ai pas voulu conserver, a servi à lui élever une belle croix de marbre blanc, avec des lettres d'or et c'est maintenant mon pèlerinage de tous les dimanches. Quant au monsieur de Paris, je n'en ai plus jamais entendu parler...

Ici le vieux pêcheur se mit à sangloter comme un enfant.

Comme minuit sonnait, là-bas, sur la côte, il se leva et nous regagnâmes Saint-Vincent, à travers les jardins qui embaumaient...

Les mains derrière le dos, comme replié en deux sous le poids de son grand chagrin, il marchait seul devant nous.

Lorsque nous arrivâmes à sa cabane, là-haut, je lui frappai sur l'épaule et le regardant bien en face, je lui dis :

— Eh ! bien, père Arghilès, écoutez : votre monsieur de Paris n'était qu'un vulgaire coquin et Marinette est bien heureuse d'en être sortie à si bon compte. Je le connaissais ; on les appelle là-bas des « viveurs », c'est-à-dire des êtres qui passent leur vie à séduire de pauvres filles, à s'amuser et à gaspiller, en d'infâmes orgies, le patrimoine que d'autres ont peut-être fort honorablement gagné.

Un sourire erra sur ses lèvres incrédules du vieillard.

— D'ailleurs, ajoutai-je en me rapprochant de lui, Marinette ne l'aurait pas eu bien longtemps sur les bras, tout de même : ils l'ont enterré un mois après son retour... Il était fini, mais là, complètement fini...

IRENNA LA HURONNE

LA CROIX

Irenna la huronne, alerte, gorge nue,
S'éloigne du wigwam à l'aurore. La nue
Vole comme l'oiseau dans l'air plein de frissons,
Elle, comme la nue à travers les buissons.
Une peau de chevreuil s'attache à son flanc souple.
Ounis aime Irenna la huronne.

— Un beau couple !

Murmurent les vieillards assis pour le conseil.

Ounis est un chasseur. Il voit dans son sommeil
L'ours brun de la forêt et l'outarde des grèves.
Il voit des crânes nus et du sang dans ses rêves,
Car il est un guerrier, un fils des Sagamos.

Irenna chante. Nul, pourtant, ne sait les mots
Qui tombent de sa bouche aux heures de la joie.
Accroupi sur des peaux plus molles que la soie,
Le jongleur redouté vient d'annoncer à tous
Qu'elle parle en secret aux puissants Manitous.

— Les plaisirs de l'amour, le bonheur d'être mère
Couronneront bientôt sa jeunesse éphémère,
Ajoutent les vieillards fumant le calumet.
Elle suivra partout l'homme qui la soumet :
A la chasse aux élans, à la pêche du phoque...
Mais on ne la voit plus quand le jongleur évoque,
Au moment des combats, tous les cruels esprits,
Observent-ils soudain, se regardant surpris.

Ounis le beau chasseur, en costume de guerre,
Au wigwam d'Irenna s'en est venu naguère
Apporter les présents : Des haches, des castors...
Le père, satisfait, a souri. Depuis lors
Ounis n'a pas revu sa douce fiancée.
Ainsi le veut l'usage.

Irenna, balancée

Dans sa frêle pirogue au mouvement des eaux,
Vient d'aborder la rive, et, dans les verts roseaux,
Son mocassin brodé trace une route blanche.
Elle semble inquiète et serre sur sa hanche
La peau qui l'enveloppe avec un soin jaloux.
Songe-t-elle au plaisir ? Songe-t-elle à l'époux ?

Sous les vieux pins feuillus d'où tombe la liane,
Le père a réuni, tout près de sa cabane,
Les parents, les Sachems, les guerriers, les amis.
Pour la fête, chacun, dans son orgueil, a mis
Des colliers à son cou, sur sa tête, des plumes.
Haches et tomahawks, comme un concert d'enclunes,
Font retentir les bois jusques au loin. Le feu
Pour le festin déjà s'allume. Et le ciel bleu
Regarde s'élargir à travers la ramée
Le nuage mouvant de l'épaisse fumée.

De sa hutte d'écorce enfin le jongleur sort.
Ounis l'avait prié de conjurer le sort
Et puis de revenir se mêler aux convives.
Ounis s'est tatoué des couleurs les plus vives,
Sur la joue et le front, sur les bras et les mains :
Des serpents bleus, des arcs noirs, des hiboux carmins.
Sous ce dessin bizarre, étrange, indestructible,
L'amour a l'air féroce et le ris est horrible.
C'est la mâle beauté dans la fière tribu.
La laideur, c'est cet homme et livide et barbu
Qu'appporta sur ses bords une immense pirogue.

— Oh ! le visage pâle, il faut faire une drogue
Qui pourra l'endormir d'un sommeil sans réveil !
Il est venu troubler, depuis plus d'un soleil,
La paix de nos forêts et nos libres ivresses !
Clame un Autnoin jaloux, en nouant à ses tresses
Une plume d'aiglon qui tombait des vieux pins.

Où donc est la promesse ? Et ses yeux sont-ils peints ?
Ses yeux noirs et ses dents ? Son épaule et sa gorge ?
Le daim captif est là. C'est elle qui l'égorge.
Qu'elle frappe sans peur l'animal endormi
Et sans peur ses enfants frapperont l'ennemi.

Irenna la huronne, alerte, gorge nue,
S'approche du wigwam ; mais il est tard. La nue
Vole comme l'oiseau dans l'air plein de frissons,
Elle, comme la nue à travers les buissons.
D'où vient-elle ? Un grand bruit monte sous les feuillages.
Son cou n'est plus orné de brillants coquillages.
Quelque chose, pourtant, flotte à son sein bronzé.
Est-ce d'un autre amour le signe déguisé ?
Des Autmoins vigilants est-ce la médecine ?
Les convives sont là. Son œil noir les fascine.
On dirait le serpent endormant les oiseaux.

Par un de ces sentiers qui tressent leurs roseaux
Sous la ramure, Ounis accourt l'âme ravie.
A l'heureuse Irenna portant toutes envie,
Viennent au même instant les filles d'alentour.
Ounis s'est éloigné longtemps. Lui, le vautour,
Longtemps il s'est enfui devant la tourterelle.
Il n'a pas abusé de son amour pour elle :
Elle n'a pas rougi. Mais le wigwam est prêt,
Le wigwam de l'hymen ! Terminez cet apprêt.
A la danse ! au festin ! La volupté commence !

Irenna paraît sourde à cette véhémence.
En vain le fiancé l'invite sur ses pas,
Elle reste insensible, elle n'obéit pas.

Ounis est stupéfait et la tribu s'irrite.
Le jongleur à ses dieux parle selon le rite.
Tout à coup il s'écrie :

— Arrachez de son cou

Cet objet inconnu qui vient ou ne sait d'où !...
Elle est ensorcelée !

Il clame et gesticule.

Ounis s'avance alors, mais la vierge recule.

— Le jongleur ment, dit-elle ; il ment et tu le crois !
Je suis chrétienne, Ounis ; cet objet, c'est la croix.

PENSEES POUR ALBUM



*L'*Amour et *l'Amitié* sont les deux plus forts piliers de l'humanité.

Le mot *Bonheur* ne semble trouver son expression que dans *l'Amour*, comme certains fruits qui ne connaissent qu'un climat.

Le cœur est toujours plein de la pensée de celle qu'il aime.

Les affections les plus chères passent, car elles n'ont qu'un temps ; rien ne résiste à l'action des années ; tout, ici-bas, est éphémère ! tout, excepté... le *Souvenir* qui découle de *l'Amitié* !

L'Amitié est le sentiment qui unit deux cœurs portés l'un vers l'autre par les lois immuables d'une nécessité naturelle, mais divine.

L'Amitié est le miel de l'âme.

Constance, sainte constance ! qu'es-tu ?

— Un spectre chimérique, un vain songe, une illusion perdue dans un rêve, un feu magique lancé dans l'espace par une fusée, et qui, après avoir brillé durant quelques secondes, s'éteint, se perd, se confond avec l'air, pour disparaître sans laisser de trace, aucune.

L'Oubli est un vaste océan dans lequel se sont ensevelies bien des promesses et bien des affections !

L'Avenir est toujours caché, et le temps seul lui arrache son voile impénétrable !

Ce que notre imagination nous montre aujourd'hui comme un rêve réalisable est demain dans le domaine du néant.

—
Rien n'est aussi sublime qu'une affection sincère partagée.

—
Un album reste comme une page vivante des jours heureux de la jeunesse.

—
La mémoire est un écrin rempli de perles qui sont des Souvenirs.

--
Rarement un amour passionné sait résister au temps, même le plus court.

—
On se rappelle, toujours avec émotion, les souvenirs d'antan, les joies d'autrefois, et les personnes qui furent dans l'intimité de notre cœur !

—
Les lignes que le cœur dicte sont des parfums mille fois plus précieux que les plus rares parfums de l'Asie.

RODOLPHE BRUNET.



FLEURS DE SOUVENIR

(RELIQUES DU PASSÉ)

Graves et doux, vous enchaniez mon âme,
Accords si purs qui naissiez sous ses doigts,
Et m'inspiriez la plus ardente flamme,
Mariant vos sons aux charmes de sa voix !

Oh ! bien souvent, ce souvenir m'enflamme
Et j'aime encor le bon temps d'autrefois :
Rêveur, tremblant, j'allais vers cette femme,
De tout mon cœur, dire : " J'aime et je crois ! "

Grisé d'amour, ce cœur brûlait d'envie :
Elle était mienne ! Et, pour toute la vie,
Il me semblait que j'allais l'adorer ! . . .

Espoirs déçus, amour sans espérance,
Ne livrez pas mon sort à la souffrance,
Et que j'apprenne enfin à l'ignorer !

FRID OLIN.

CROQUIS D'HIVER



EINE du nord : Montréal ! je veux te chanter, te faire aimer, te montrer sous tes divers aspects, dans tes différentes parures, sous tes multiples toilettes.

Aujourd'hui, je viens essayer de te décrire alors que charmeresse dans ton éblouissante robe de blancheur céleste, te faisant belle pour activer les caresses séniles d'un soleil d'hiver, tu apparais pimpante au milieu des frimas, des glaces, des neiges où la lumière se diffuse et te fait brillanter comme

si de diamants était tissé le costume recouvrant ta personnalité idéale.

Tour à tour, neiges folles qui sont, dit-on, des vierges trépassées, lutins pétillards, esprits des zones froides, habitants immatériels des pôles se sont plu, se sont ingénies à te faire coquette et tentante.

Que d'amants ne comptes-tu pas revêtu en cette manière ?

Insensé est qui le nie, car il peut se convaincre par un bel après-midi glacial et beau comme ceux qui demeurent sédentairement dans les états du roi arctique que je suppose digne d'être le seigneur et maître de ma reine.

L'étranger qui n'a vu la métropole canadienne ainsi ne se la peut figurer.

Voyez-la...

Un disque d'argent semblablement blond à Phébé jette sur la ville des rayons presque planétaires.

La quinzième heure du jour s'avance gravement. L'aspect de la cité fait pousser un cri d'admiration à l'observateur.

Toits à la garniture de glaçons prismatiques, maisons, rues tout est capitonné de ouate immaculée. On dirait qu'une nappe est étendue pour la communion des anges ou qu'un suaire recouvre des formes mortes. Il n'en est rien cependant. La vie existe. Pour le témoigner, de mille et mille cheminées s'élèvent dans l'air raréfié une fumée bleuâtre tortillant, tourbillant, s'allongeant puis disparaissant sous le souffle magique de quelques sorciers invisibles.

Plus bas le tin-tin des clochettes argentines, le ral-ral des grelots sonores, les sleighs mignons, glissant légers de par les voies publiques, les hommes, les femmes se succédant sur les trottoirs cristallisés, em-

mitouffés de manteaux élégants, de fourrures soyeuses donnant plus d'ampleur aux formes, seyant à ravir à nos Canadiennes, dont la beauté, bien colorée sous l'action répétée de la bise, semble se reposer dolement sur ce luxe, annoncent encore la vie. Une vie exultante de joie où le plaisir doit régner, où la tristesse n'a aucune retraite.

Quel peintre pourrait rendre ce tableau hivernal dans toute sa splendeur inconcevable ? Quel écrivain pourrait faire entendre cette mélodie de sons, ces fusées de rire, ces cascades de notes harmonieuses.

Ah ! je le répète qui n'a pas vu Montréal un bel après-midi d'hiver ne se la peut figurer.

Il semble qu'une atmosphère voluptueuse stagne sur la cité, énerve les sens, enivre d'une ivresse douce comme une liqueur géniale bue à petits traits.

Ça paraît une féerie ou le rêve d'une imagination en délire et pourtant c'est vrai. Rien ne surpasse la vérité.

E. Z. MASSICOTTE.



A PROPOS DE GRIPPE

Conseils d'un docteur :

Se vêtir plus chaudement que ne le comporte la température et sortir au besoin les fourrures.

Comme l'influenza ou grippe s'attaque aux natures débiles, ne pas craindre de se fortifier.

Il n'est pas mauvais de prendre, après les repas, un petit verre d'eau-de-vie, et si l'on a soif dans la journée, prendre des grogs.

Fumer dans la rue plutôt que chez soi, de façon à contrarier l'air froid par la fumée du cigare.

Enfin, le meilleur conseil à suivre est celui-ci : Ne pas avoir peur, parce qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur.

D'ailleurs, commentez le petit conte suivant :

En traversant à cheval une forêt qui conduit à son village, un paysan est arrêté par une vieille femme qui lui demande de la prendre en croupe.

— Qu'es-tu ? interroge le paysan.

— Je suis la Peste, répond la vieille femme.

Éffrayé, le paysan fouette sa bête qui fait un saut.

La vieille le rattrape.

Pourquoi fuir, dit-elle au paysan. Crois-tu que je n'arriverai pas sans toi à ton village ? J'y arriverai plus tard, voilà tout. Sois donc intelligent et donne-moi asile ; en échange, je te promets de ne point t'atteindre, non plus qu'aucun des tiens.

— Monte, dit le paysan.

On se met en route.

Vingt pas plus loin, le paysan s'arrête :

— Si tu voulais me rendre heureux, dit-il à la vieille, tu épargnerais aussi un tel et un tel.

— Je les épargnerai, répond la vieille.

Vingt pas plus loin, nouvelle prière et nouvelle faveur accordée. Cela continua si bien que, à l'entrée du village, la vieille ne devait plus frapper que dix individus. Le jour même, trente personnes étaient atteintes.

Le paysan court chez la Peste.

— Tu es une infâme, lui dit-il, tu n'a pas tenu tes promesses : trente personnes sont déjà mortes.

— J'ai tenu mes promesses, répond la vieille ; trente personnes sont mortes, c'est vrai, mais dix sont mortes du mal et vingt de la peur.

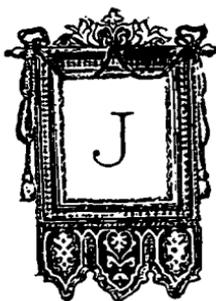
MORALITÉ : N'ayez pas peur de la grippe.

VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

INTRODUCTION

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE DANS LA VIE DE JÉSUS CHRIST



JÉSUS-CHRIST est le grand nom de l'histoire. Il en est d'autres pour lesquels on meurt ; il est le seul qu'on adore à travers tous les peuples, toutes les races, tous les temps.

Celui qui le porte est connu de la terre entière. Jusque chez les sauvages, dans les tribus dégénérées de l'espèce humaine, des apôtres, sans se lasser jamais, viennent annoncer qu'il est mort sur une croix ; et le rebut de l'humanité peut être sauvé en l'aimant. Les indifférents, dans le monde moderne, reconnaissent que nul n'a été meilleur pour les petits et les misérables.

Les plus glorieux génies du passé seraient oubliés, si des monuments, — palais, obélisques ou tombeaux, — si des témoignages écrits — papyrus ou parchemins, briques, stèles ou médailles — ne nous en avaient gardé quelque souvenir. Jésus se survit dans la conscience de ses fidèles : voilà son témoignage, son monument indestructible.

L'Eglise, fondée par lui, remplit de son nom les temps et l'espace. Elle le connaît, elle l'aime, elle l'adore comme il vit en elle, elle vit en lui. Il est son dogme, sa loi morale, son culte. Elle enseigne à tous, sans distinction, sans exception, qu'il est le Fils unique de Dieu fait homme, conçu du saint Esprit dans les entrailles de la Vierge, qu'il est venu en ce monde souffrir et mourir pour nous sauver, vaincre la mort par sa résurrection ; qu'il est remonté à son Père, afin de nous préparer la place près de lui ; qu'il reviendra juger les vivants et les morts, donnant aux bons la vie éternelle, repoussant les mauvais dans les ténèbres et dans la mort de l'âme.

Ce « Credo » est tout à la fois un précis dogmatique et historique, le dogme et l'histoire populaire de Jésus. Le croyant peut en vivre. En quelques mots simples et profonds, il apprend que le plus grand événement de l'humanité est la venue du Christ, que Dieu l'aime, puisque Dieu veut le sauver du mal et se donner à lui, que la charité est le devoir suprême, puisque c'est par amour que son Maître est mort ; qu'il doit être vigilant dans le bien, puisque son Maître sera son juge ; qu'il n'a pas à redouter la mort, puisque son Maître l'a vaincue et qu'il est destiné lui-même à l'éternelle vie.

L'homme qui croit à cet enseignement et à ce Christ peut marcher dans la vie ; il est armé pour s'y défendre et pour y grandir. Rien n'arrêtera sa croissance. Le disciple de Jésus est devenu le souverain du monde, non pas au point de vue matériel et brutal, — la violence n'est pas dans l'esprit de son Maître crucifié — mais au point de vue de la justice, de la bonté, de l'abnégation, du sacrifice et de la dignité morale. En semant ces vertus comme des germes de vie, il prépare et enrichit le sol humain, qui devient capable de toutes les cultures, de toutes les moissons.

Mais de même que la raison de ceux qui pensent cherche l'intelligence des dogmes élémentaires, demande qu'on les lui explique, dans la mesure de nos connaissances imparfaites et toujours limitées, exige qu'on repousse les attaques d'une philosophie, d'une science ou d'une littérature hostile de même elle aspire à connaître, dans le détail, la loi qu'il a formulée, sa manière d'enseigner, d'évangéliser, de lutter, de souffrir et de mourir.

L'histoire de Jésus est le fondement de la foi. Doctrine évangélique, théologie, morale chrétienne, culte, hiérarchie ou Eglise, tout repose sur elle. Grâce au travail incessant des docteurs, la doctrine de Jésus, sa morale, son culte et son Eglise sont devenus peu à peu l'objet de sciences distinctes, parfaites, organisées, répondant aux aspirations légitimes des croyants qui veulent être des hommes de foi et des hommes de science ; pareillement, il faut que la vie de Jésus-Christ soit racontée suivant les exigences de l'histoire. C'est à ce besoin profond qu'essaye de répondre le présent ouvrage.

Les partisans de ce qu'on appelle aujourd'hui l'école critique vont dire : Le Christ du dogme et de la tradition, le Christ des Apôtres, et des Evangiles interprétés suivant la doctrine de l'Eglise, n'est pas et ne peut pas être le Christ de l'histoire. Ce Christ idéal, Dieu et homme, Verbe incarné, conçu par un miracle inouï, se disant le Fils unique de Dieu, au sens métaphysique et absolu, multipliant les prodiges, parlant

comme le quatrième Evangile le fait parler, ressuscitant trois jours après sa mort, s'élevant au ciel à la face de ses disciples, après cinquante jours, n'est pas un homme réel. Il n'existe que dans la fantaisie pieuse des croyants, qui l'a créé de toutes pièces.

(à suivre)

ERRATA

Page 3, ligne 26ème, lisez *Samesmin* au lieu de *Saint-Nesmin*.

Page 4, ligne 36ème, lisez *il s'assied* au lieu de *il s'essied*.

Page 6, ligne 31ème, point d'exclamation au lieu du point d'interrogation.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUMÉ & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement • Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER *tous les arrérages* qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'édition peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payée. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut-être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitué une présomption et une preuve *primâ facie* d'intention de fraude.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITE D'AMEUBLEMENTS DE SALON

1672 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE

MONTREAL.

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital payé, - \$500,000. Réserve, - \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur Gérant. D. W. Brunet, Assistant Général. R. St. Germain, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). **G. N. DUCHARME**, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8 heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste.

Elévateurs.

Téléphone 696.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Residence : 111 rue Saint-Hubert.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

Tabac canadien une spécialité

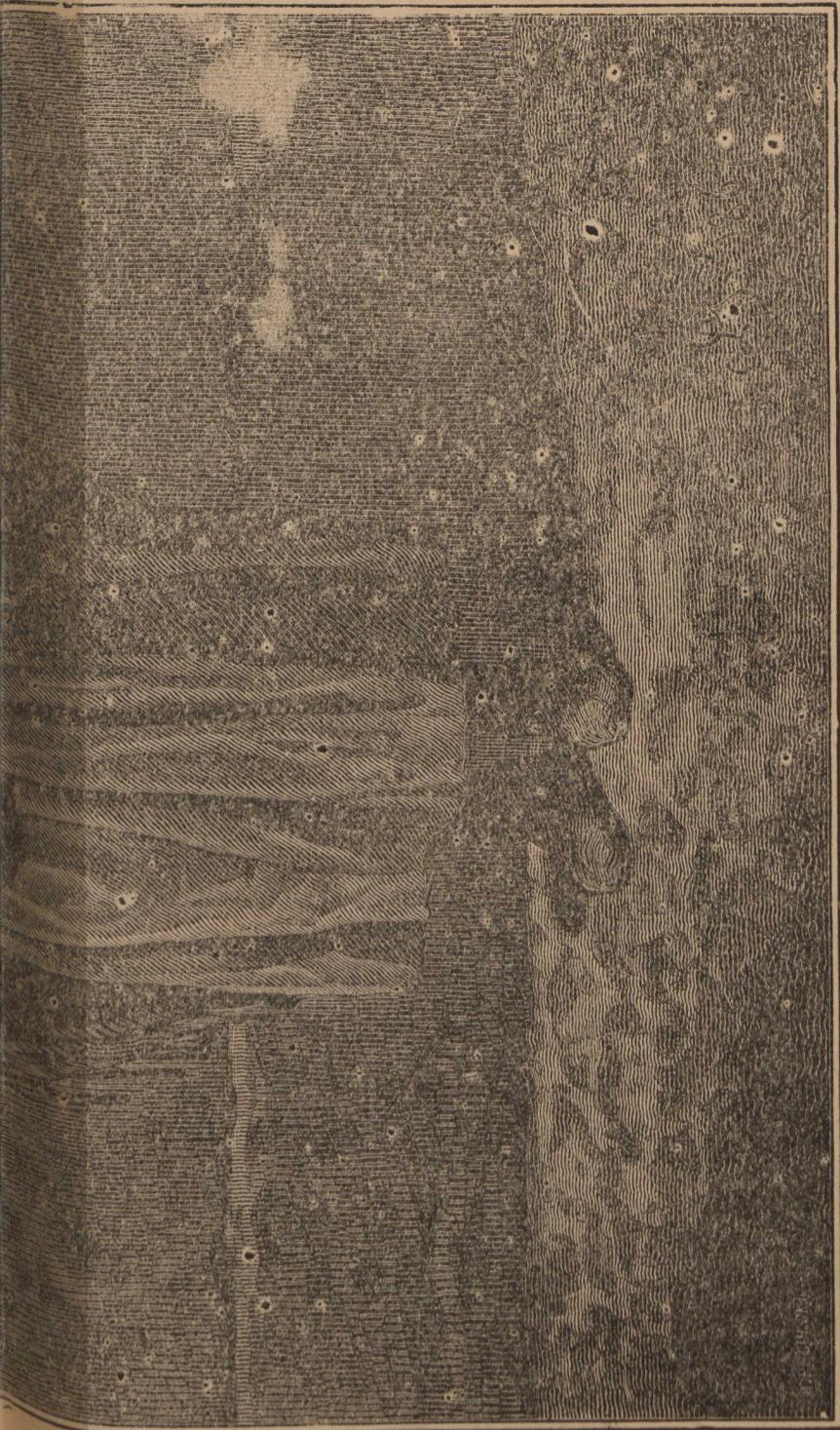
1735 RUE STE-CATHERINE

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57
MONTREAL.

BAL de NUIT



LA PETITE MENDIANTE

(Du Monde Illustré)

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement · Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER *tous les arrérages* qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payée. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut-être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *primà facie* d'intention de fraude.